

# Liberté, immoralité, rentabilité

À propos du livre de Mathieu Detchessahar, *Le Marché n'a pas de morale*, Éditions du Cerf, Paris, novembre 2015

Par Frédéric KLETZ

Enseignant-chercheur au Centre de gestion scientifique, Mines ParisTech

Blanchiment d'argent, parachutes dorés, corruption, rémunérations pharaoniques des dirigeants, licenciements à foison, délocalisations, dumping social... : le monde des affaires a-t-il une morale ?

C'est la question à laquelle Mathieu Detchessahar nous invite à réfléchir au travers d'un ouvrage passionnant, qui commence en beauté avec un très joli titre, qui peut sembler au premier abord tautologique : *comment un marché pourrait-il avoir une morale ?* Pourtant, c'est bien de cela qu'il s'agit : Mathieu Detchessahar nous propose d'essayer de comprendre ce qui se joue derrière la montée en puissance de l'économie de marché et d'en décrypter les signaux et les multiples – et inquiétantes – conséquences.

Sa thèse, très clairement défendue, est simple : si la société se délite et si les liens sociaux se distendent, c'est à cause de l'invasion de l'économie de marché, cet être monstrueux qui s'infiltré partout – aussi bien dans l'économie que dans la société, dans l'éducation comme dans les grandes entreprises. En promettant liberté, profusion et consommation, l'économie de marché réussit à étendre son emprise et, tel Attila, à tout détruire sur son passage (valeurs, règles, système moral). C'est là une thèse sans doute déjà connue, mais une thèse que Mathieu Detchessahar, naviguant avec aisance entre différentes disciplines du savoir et mobilisant de multiples auteurs et courants de recherche, traite d'une manière originale et percutante en jouant

sur différents niveaux d'analyse, allant des micro-mécanismes économiques qui conduisent à cette emprise, jusqu'aux impacts sociétaux et moraux...

Le début de l'ouvrage nous amène à reconsidérer notre représentation de l'économie de marché en appro-



©Éditions du cerf

chant celle-ci non plus seulement comme un projet économique, mais de manière plus globale, comme un projet sociétal, une « société de marchés » qui écrase les formes traditionnelles du lien social (des valeurs communes, une histoire partagée, une culture collective...) et qui compromet subrepticement l'idée, pourtant maintes fois mobilisée, d'un « vivre ensemble ». La coopération se fait désormais par intérêt.

L'ouvrage s'arrête ensuite sur la question morale. Mathieu Detchessahar montre que la recherche de l'efficacité économique devient l'unique critère du bien et du beau, et réussit à faire sauter un à un tous les verrous et tous les obstacles à la diffusion dudit critère. On assiste ainsi à un formidable mouvement de libéralisation des services et, de manière plus globale, de la société. L'auteur nous en offre quelques exemples originaux : la libéralisation du commerce de l'adultère, l'intégration du trafic de drogue dans les statistiques commerciales nationales, les émissions de télé-réalité...

Sur le plan de la morale individuelle, l'emprise de la société de marché s'avère particulièrement délétère : perte de repères, recherche de la liberté à tout prix, fuite devant toute contrainte, quête perpétuelle de nouveaux droits et rejet corrélatif de ses devoirs, individualisme grandissant « *renfermant les personnes sur elles-mêmes et sur des passions que plus rien ne vient borner* » et générant ainsi une société faite d'égoïsme et d'indifférence.

L'auteur utilise, en fin d'ouvrage, une très jolie image pour caractériser cet « homme replié » sur lui-même, et appelle de ses vœux l'émergence d'un homme qui, au contraire, serait « déployé », c'est-à-dire ouvert sur les autres, communiquant, en relation avec autrui, en communion serait-on tenté de dire...

Vous avez bien dit : « communion » ?

En effet, l'auteur, qui cherche non seulement à adopter une posture

critique vis-à-vis de l'économie de marché et de ses conséquences funestes, mais qui tente aussi de trouver des pistes pour les contrer, puise ses sources et ses forces au sein du corpus de la morale chrétienne. C'est là un des fils directeurs que choisit l'auteur tout au long de son ouvrage, en multipliant les références aux textes chrétiens (conciles, écrits de différents papes : Benoît XVI, Léon XIII, François...) et en faisant apparaître les fondements de la morale chrétienne comme de possibles ressources pour le futur. La quatrième de couverture met d'ailleurs largement l'accent (peut-être trop ?) sur cet aspect, laissant même à penser que l'auteur du livre serait... le pape François lui-même ! : « *C'est à cette révolution qu'invite (non pas Mathieu Detchessahar, mais) le pape François. C'est cette transformation que propose la pensée sociale de l'Eglise* ».

L'auteur introduit ensuite un chapitre, passionnant, consacré à l'un des principaux instruments de l'économie de marché, à savoir les entreprises, et plus précisément les « très grandes entreprises » (les TGE).

Grand spécialiste du champ de la gestion et du management (qu'il enseigne et qui constitue l'objet de ses recherches), Mathieu Detchessahar nous invite à saisir le rôle particulier que jouent les TGE dans le paysage économique et social contemporain : en poussant à leur paroxysme la recherche de rentabilité et les principes d'anonymat de l'autorité, du travail et des règles qui s'imposent aux travailleurs sans que ceux-ci puissent peser sur leur définition, les TGE font disparaître de l'espace décisionnel toute forme de solidarité et toute considération morale. Ou plutôt, comme le précise fort justement l'auteur, elles vont elles-mêmes définir un corpus de valeurs, en invitant leurs salariés à faire preuve de fidélité et d'engagement à leur égard en échange de promesses... qu'elles ne tiendront jamais. C'est là un des paradoxes, mais en même temps une parfaite illustration de la thèse de Mathieu Detchessahar : à l'image des marchés, les TGE sont amenées sous l'effet conjugué des objectifs de rentabilité et du pouvoir des actionnaires (et ce, sans aucune espèce de considération morale) à restructurer et à licencier, à considérer les salariés comme de vulgaires objets, de simples pions qu'elles peuvent « souffler sans jouer ».

Mais, on l'aura compris, l'ambition de Mathieu Detchessahar ne se résume pas aux considérations économiques. Il brasse un champ bien plus vaste allant de la sociologie à l'histoire, des sciences politiques à la théologie, en passant, bien évidemment, par les sciences de gestion. À cet égard, les passages dans lesquels Mathieu Detchessahar cherche à comprendre les modalités d'expansion de l'économie de marché et, en même temps, les formes de résistance historique à ce déploiement sont d'un très grand intérêt, mobilisant plusieurs cadres théoriques et plusieurs auteurs allant de Karl Polanyi (dont les analyses du coût social du développement du marché libre, avant la Seconde guerre mondiale, sont très proches de celles qui sont défendues dans l'ouvrage) à Emmanuel Mounier, en passant par Max Weber et Simone Weil. Ces allers-retours permanents entre apports théoriques et exemples concrets piochés dans l'actualité la plus contemporaine constituent à n'en pas douter un des

points forts de l'ouvrage.

Face aux analyses de Mathieu Detchessahar sur le délitement social et l'abandon progressif des systèmes de valeurs qui faisaient « tenir » la société, deux questions peuvent alors nous intriguer.

Tout d'abord, si les marchés n'ont pas de morale, est-ce à dire que les individus qui se cachent derrière ces marchés, qui les ont créés, qui les font vivre et qui les modifient, n'ont eux aussi pas de morale ?

Ou bien est-ce à dire que les objets inanimés comme le sont les marchés réussiraient à se retourner contre leurs propres créateurs (voire contre leur Créateur avec un grand C, un C chrétien ?) et que, parvenant à acquérir une force incroyable, ils les amèneraient à adopter des logiques et des comportements amoraux, voire immoraux, les individus devenant des marionnettes obéissant fidèlement à des systèmes qui les pousseraient au crime ? Et que l'on assisterait ainsi à un total retournement des rôles dans lequel le créateur d'un système deviendrait la marionnette du système qu'il a créé ?

Voilà un champ de questionnements extraordinairement intéressant. Mais ce n'est pas tout : une deuxième question intrigante est celle que la liberté requise par l'économie de marché pousserait à faire sauter tous les obstacles et contraintes à son déploiement, d'où cette dérives libertaire que Mathieu Detchessahar dénonce.

Pourtant, il semble que des signaux contraires apparaissent, qui sont eux aussi souvent dénoncés au niveau sociétal : la loi sur la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages, les lois contre les OGM ou contre l'exploitation du gaz de schiste, l'état d'urgence, les règles anti-monopoles et autres traités européens... ce sont là autant d'événements montrant la force de la régulation par la loi et la contrainte, ou tout du moins sa terrible rémanence. Et finalement, on en arriverait à croire – ou à prier – que l'économie de marché pourrait être compatible avec un système de règles qui la contraindrait et l'empêcherait de mener à bien son entreprise destructrice.

Au total, au-delà de ces questions, c'est à une magnifique réflexion sur l'état du monde économique, voire du monde tout court, que Mathieu Detchessahar nous invite avec beaucoup de pédagogie. On en ressort avec quelque inquiétude, voire quelque effroi, face à la déconstruction de la morale commune à laquelle nous assistons, face à l'emprise de la logique des marchés, face à la perte de la notion de bien commun, au délitement du lien social, à la montée de l'individualisme et de l'égoïsme. En effet, tout se tient : Mathieu Detchessahar réussit à mettre de la cohérence dans des événements ou des épisodes qui nous paraissent jusque-là éclatés. C'est là aussi une des principales qualités de l'auteur.

Cet ouvrage, qui se lit très facilement, doit devenir le livre de chevet de tout étudiant en sciences humaines et sociales, de tout chercheur, de tout dirigeant du monde économique, de tout acteur du monde associatif et religieux, et, enfin, de tout décideur politique : cet œcuménisme ne déplaira sans doute pas à Mathieu Detchessahar...